



Université Ferdowsi de Machhad

Faculté des lettres

Département de Français

Mémoire de Master

**Étude des personnages d'*Un barrage contre le Pacifique* de
Marguerite Duras au vu de la psychanalyse existentielle**

Présenté par : Sayedé Nadjmé Alavi

Sous la direction de : Madame le Docteur Maryam Sheibanian

Professeur conseiller : Monsieur Djmashid Azari

2017

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
---------------------------	---

PARTIE I

LA MORT

Chapitre 1 : La vie, la mort et l'angoisse	6
I.1.1. L'intrication entre vie et mort	6
I.1.2. Éros et Thanatos	8
La pulsion de mort	9
La pulsion de vie	11
I.1.3. La mort et l'angoisse	12
Chapitre 2 : L'angoisse de la mort et les mécanismes de défense	17
I.2.1. Etre spécial	18
L'héroïsme compulsif	18
L'agression	22
I.2.2. Le sauveur ultime	24

PARTIE II

LA LIBERTE

Chapitre 1 : La liberté comme la source d'angoisse	30
II.1.1. La notion de liberté selon Sartre	30
Liberté comme réalité inéluctable	31
La liberté comme la condition première de toute action	32
II.1.2. La responsabilité	35
Chapitre 2 : L'angoisse de la liberté et les mécanismes de défense	39
II.2.1. Le déplacement de la responsabilité	40
II.2.2. Le déni de la responsabilité	45

La violence	45
La victime innocente	48

PARTIE III

L'ISOLEMENT

Chapitre 1 : L'isolement existentiel et l'existence d'autrui.....	51
Chapitre 2 : L'angoisse de l'isolement existentiel et les mécanismes de défense.....	58
III.2.1. L'amour symbiotique	59
III.2.2. L'amour mature	65

PARTIE IV

L'ABSENCE DE SENS

Chapitre 1 : Le problème du sens	69
IV.1.1. Le drame de l'existence	69
IV.1.2. La fatalité du destin	72
Chapitre 2 : L'angoisse de l'absurdité et les mécanismes de défense	77
IV.2.1. L'hédonisme	78
IV.2.2. Le végétatisme	82
CONCLUSION.....	86
BIBLIOGRAPHIE	90

INTRODUCTION

La place importante des contraintes existentielles dans la vie n'est pas négligeable. Réfléchir aux questions comme la mort, les grandes décisions irréversibles, la pauvreté et la maladie, nous confronte à des limites qui suscitent au fond de nous des conflits intérieurs. Dans cette optique, l'existence de l'être humain attire l'attention d'un grand nombre d'écrivains, de philosophes et de psychanalystes qui pensent l'homme sous un angle ontologique, ce qui engendre des branches d'études existentielles spécialisées à l'intérieur de chaque discipline.

En psychanalyse l'approche qui étudie des réactions de l'individu face aux contraintes existentielles se différencie de l'approche empirique. En effet, contrairement à celle-ci où le fait psychique s'exprime selon le principe de l'inconscient, la psychanalyse existentielle définit les conduites de l'homme en fonction du postulat de l'existence d'un psychisme conscient. L'approche existentielle s'oppose à celle freudienne dans la mesure où cette dernière définit tous les comportements de l'homme par des facteurs prédéterminés. Ainsi, la psychanalyse existentielle nous permet-elle de déterminer les comportements et les sentiments de l'individu par ses choix qu'il fait librement non par un goût ou par un tic.

Parmi de nombreux psychanalystes existentiels qui examinent les comportements de l'homme lors de la prise de conscience de ses contraintes existentielles, nous pouvons citer Irvin D. Yalom. Selon lui, la psychanalyse existentielle se concentre sur un conflit essentiel qui provient de la confrontation de l'homme avec ses contraintes existentielles ou ses

"préoccupations ultimes"¹. A cet égard, Yalom présente quatre angoisses ultimes qui provoquent des conflits existentiels chez l'individu : 1. La mort : « le conflit existentiel découle de l'opposition qui se crée entre la conscience de l'inexorabilité de la mort et le désir de continuer à être² ». 2. La liberté : « le conflit existentiel découle de l'opposition entre notre confrontation à l'instabilité et notre désir de fondation et de structure³ ». 3. L'isolement : « le conflit existentiel découle de l'opposition entre la conscience de notre isolement absolu et notre désir de contact, de faire partie d'un plus large ensemble⁴ ». 4. L'absence de sens : « le conflit existentiel découle de la dissonance que vit la personne entre le fait qu'elle est une créature avide de sens et celui qu'elle se trouve projetée dans un univers dépourvu de sens⁵ ». C'est en affrontant les conflits intérieurs émanant de ces angoisses que nous éprouvons notre situation tragique dans le monde.

Marguerites Duras fait partie des écrivains du XX^e siècle dont l'œuvre développe la dimension tragique de la vie de l'homme contemporain. De son vrai nom, Marguerite Donnadiou, elle est née le 4 avril 1914 à Gia Dinh, près de Saigon. Elle est le troisième enfant d'un couple fonctionnaire français parti en Indochine, région sous autorité française, pour enseigner. La mère d'origine paysanne, est institutrice et le père, Emile Donnadiou, est professeur de mathématiques. Marguerite a quatre ans lorsque son père malade est rapidement rapatrié en France, où il meurt peu après. Elle passe sa jeunesse dans une société coloniale où la corruption et les contrastes sociaux règnent sur l'administration. Donc, accablés de la misère et de l'injustice qui s'acharnent sur les indigènes, Marguerite Duras reste confrontée à la vanité de l'existence humaine, le sentiment que elle déploie dans tous ses écrits.

Parmi les ouvrages profondément inspirés de la vie de l'écrivaine, le roman *Un Barrage contre le Pacifique*, publié en 1950, se fait souvent remarquer par les chercheurs qui s'intéressent aux études autobiographiques. La romancière y présente l'histoire d'une famille pauvre qui ressemble beaucoup à sa propre famille dans la décennie 20-30 en Indochine. Ses personnages sont démunis, malades, affaiblis, victimes de la corruption et de l'injustice sociale, condamnés à vivre dans un espace confiné sans aucune issue possible et à assumer leurs responsabilités. Nous pouvons dire qu'ils affrontent l'absurdité de leur existence, car ils

¹ Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle*, traduit en persan par Sépidé Habib, Téhéran, Ney, 1390, p. 23.

² *Ibid.*, p. 24.

³ *Ibid.*, p. 25.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

se conçoivent incapables devant les malheurs qui s'acharnent sur eux. Ainsi, cherchent-ils à lutter contre les réalités douloureuses de leur vie afin de se débarrasser du sentiment désagréable qui les accablent. La forte inspiration de cet ouvrage de la vie de sa créatrice et la présence de l'aspect tragique de sa vie nous amène à penser qu'il se prête bien à une analyse psychanalytique existentielle.

Dans cette perspective, l'hypothèse que nous formulons et qui constitue la base de notre recherche est la suivante : la prise de conscience des réalités telles que la mort, la liberté, l'isolement et l'absurdité amène les personnages de ce roman à éprouver de l'angoisse existentielle. Les comportements et les sentiments de ces derniers nous montre le conflit intérieur provenant de cette angoisse. Ainsi, dans toutes les situations conflictuelles, cherchent-ils à trouver une solution pour surmonter ce sentiment désagréable. Cela suffit à déclencher un mécanisme d'autodéfense chez eux. La question qui se pose à juste titre, c'est : quels sont les mécanismes d'autodéfense que ces personnages mettent en œuvre pour surmonter leurs angoisses existentielles ?

Il convient de remarquer que de nombreuses études se sont focalisées sur l'aspect tragique de la vie reflété dans l'œuvre de Duras. Parmi les études universitaires qui y sont consacrées, nous pouvons citer une thèse de doctorat, intitulée, *L'œuvre de Marguerite Duras ou l'expression d'un tragique moderne*¹. Selon Hamida Drissi, auteur de cet ouvrage, les œuvres de Marguerite Duras sont caractérisées par une conception de la tragédie moderne de la condition humaine ; les personnages durassiens se trouvent confrontés à la vanité de leur existence et de leurs actions dans la vie. Cela permet ainsi de rapprocher « l'œuvre durassienne du courant existentialiste² ». Par ailleurs, Drissi mentionne au détour des chapitres de son étude, les réactions des personnages durassiens devant l'absurdité de leur existence. Mais, elle n'aborde pas l'absurdité de l'existence humaine comme l'une des sources de l'angoisse existentielle. Dans notre recherche, nous nous concentrons sur les origines de celle-ci, en nous appuyant sur la théorie d'Irvin D. Yalom développé dans son ouvrage *La thérapie existentielle*. A cette fin, nous étudions également les mécanismes de défense mis en œuvre contre ces angoisses par les personnages durassiens. Notre but est donc de déchiffrer les conduites de ces derniers d'un point de vue à la fois philosophique et psychanalytique.

¹ Hamida Drissi, *L'œuvre de Marguerite Duras ou l'expression d'un tragique moderne*, Thèse de Doctorat, Université Paris-Est, soutenu en 2008, < http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/43/20/49/PDF/2008_PEST0206-0-0.pdf>, consulté le 5 octobre.

² *Ibid.*, p. 175.

Ainsi, dans la première partie de notre travail intitulée « La mort », abordons-nous celle-ci en tant que la source la plus compréhensible des angoisses existentielles. Dans le premier chapitre de cette partie, nous étudierons respectivement l'interdépendance qui existe entre la vie et la mort et l'influence de notre appréhension de celle-ci sur notre mode de vie. Nous y examinerons également la plus fondamentale dichotomie des pulsions de l'homme à savoir la pulsion de vie, *Éros* et la pulsion de mort, *Thanatos* selon la théorie de Sigmund Freud. Ensuite, nous traiterons l'angoisse de la mort comme une menace pour l'instinct d'éternité. Dans le deuxième chapitre, nous nous pencherons sur les mécanismes de défense mis en pratique par les personnages durassiens contre l'angoisse de la mort.

La deuxième partie intitulée « La liberté », comporte l'étude de celle-ci comme une autre angoisse existentielle qui se manifeste souvent lors des prises de décision dans la vie. Le premier chapitre de cette partie sera consacré à l'étude du concept de la liberté dans la philosophie de Jean-Paul Sartre. A cet égard, nous traiterons respectivement le concept de la liberté comme la réalité inéluctable et la condition première de toute action. En outre, nous expliquerons la responsabilité en nous référant à la théorie de Sartre développée dans *L'Être et le Néant*. Ensuite, dans le deuxième chapitre, nous examinerons les mécanismes de défense qui protègent les personnages durassiens de l'angoisse de la liberté.

Dans la troisième partie nous nous intéressons à l'analyse de l'« isolement » en tant que la troisième angoisse existentielle. Pour mieux connaître cette notion, nous expliquerons d'abord en quoi elle se différencie de l'isolement interpersonnel et l'isolement intra-personnel. Dans le premier chapitre, nous aborderons le rôle important de l'autrui dans la solitude existentielle. A cet égard, nous examinerons la thématique de l'autrui en nous appuyant sur les explications de Sartre dans son ouvrage *L'Être et le Néant*. Dans le deuxième chapitre, nous étudierons les mécanismes de défense qui permettent aux personnages durassiens de réduire la douleur provenant de la solitude existentielle.

Dans la quatrième partie, nous nous pencherons sur « L'absence de sens » comme la quatrième angoisse existentielle. Dans le premier chapitre de cette partie, nous étudierons le problème du sens à travers le drame de l'existence humaine. Nous analyserons également la fatalité du destin chez les personnages durassiens, à travers les questions comme la pauvreté, la maladie, la misère, l'injustice sociale et *etc.* Enfin, dans le deuxième chapitre, nous examinerons comment les personnages durassiens tentent de surmonter leur angoisse de l'absurdité.

PARTIE I

LA MORT

I.1. La vie, la mort et l'angoisse

La mort fait partie irréductible de la vie. Notre attitude envers la mort influence notre façon de vivre, nos succès et nos échecs, car la mort se trouve la source principale de l'angoisse. L'être humain est mortel et nous craignons l'anéantissement, mais nous devons vivre avec cette peur. Ainsi, la vie et la mort sont-elles interdépendantes.

I.1.1. L'intrication entre vie et mort

La frontière biologique entre la mort et la vie est précise, mais, psychologiquement, la vie fusionne avec la mort parce que, la mort compte parmi des réalités de la vie et réfléchir à la mort donne du sens à la vie. Comme le remarque ainsi Irvin D. Yalom dans *La thérapie existentielle* : « Apprendre à bien vivre est d'apprendre à bien mourir; et inversement, apprendre à bien mourir est d'apprendre à bien vivre [...] Si la réalité physique de la mort détruit l'homme, l'idée de la mort le sauve¹ ».

C'est donc la prise de conscience de la mort qui sauve l'homme. La conscience de la mort, selon Heidegger, conduit l'homme à réfléchir à un niveau supérieur de l'être :

Il existe deux modes fondamentaux d'exister : un état d'oubli d'être et un état de pleine conscience d'être. Quand l'homme vit dans un état d'oubli d'être, il vit dans le monde des choses et se plonge dans les divertissements quotidiens de la vie. [...] Mais quand l'homme vit dans l'état de pleine conscience d'être, il ne vit pas seulement dans le monde des choses, mais il sert ces choses pour atteindre à la conscience d'être. [...] La mort en tant qu'une situation incontestable et

¹ Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle, op. cit.*, pp. 56-57.

irratrapable fait sortir l'homme de l'état d'oubli d'être et le conduit à l'état de pleine conscience d'être¹.

En effet, dans cet état, l'homme se sent responsable à l'égard de sa vie ; il accepte ses limites et ses possibles et affronte la liberté et le néant absolu. Mais cet affrontement fait son angoisse et son inquiétude. Ainsi, la prise de conscience de la mort nous rappelle-t-elle le « sérieux de l'existence² ». Il ne s'agit pas du manque d'humour, mais « de la prise en compte de "l'essentiel" de l'existence, par opposition à nos divertissements quotidiens³ ».

Il est frappant de constater la place incontestable de la mort dans la vie. Nous ne pouvons pas vivre sans réfléchir à la mort. Celle-ci permet de conduire nos actes et nos sentiments. Si nous la nions, nous nions notre essence. En effet, le déni de la mort réduit notre conscience d'être et également notre plaisir dans la vie⁴. Accepter que « nous devons mourir, c'est buter contre l'incontournable, l'irrévocable, et c'est en même temps nous ramener sur l'essentiel⁵ ». Mais admettre notre mortalité, c'est aussi nous permettre de la transcender, c'est-à-dire de ne plus en faire une source de désespoir, mais une certitude : « si nous butons contre quelque chose qui nous résiste et dont nous ne sommes pas l'origine, il faut bien appeler ce quelque chose une transcendance ; c'est-à-dire une réalité qui nous dépasse, qui nous pousse en même temps à une sortie "hors de soi" pour la rejoindre⁶ ». Donc, si l'homme ne nie pas sa mortalité, non seulement il est aisément confronté à la mort, mais aussi celle-ci peut le conduire à une certitude et à un niveau supérieur d'être.

La mort se trouve souvent la question étudiée des écrivains du vingtième siècle. Parmi eux, Marguerite Duras aborde la question de la mort en tant qu'une des contraintes existentielles dans ses écrits : « En réalité, ce qui intéresse Marguerite Duras ce n'est pas la mort elle-même, mais sa découverte⁷ ». Dans cette perspective, le roman *Un Barrage contre le Pacifique* semble se placer sous le signe de la réalité de la mort. A cet égard, dès le début, la vie et la mort du cheval présentent un emblème du destin des personnages. En effet, la présence du cheval leur permet de conduire leurs actions et aussi leurs sentiments :

C'était ça les transports : même d'un désert, où rien ne pousse, on pouvait encore faire sortir quelque chose, en le

¹ Martin Heidegger, *Being and Time*, cité par Irvin D. Yalom, *Ibid.*, pp. 57-58.

² Denis Huisman, *Histoire de l'existentialisme*, Paris, Nathan, 1997, p. 48.

³ *Ibid.*

⁴ Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle*, *op. cit.*, p. 60.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 49.

⁷ Hamida Drissi, *L'œuvre de Marguerite Duras ou l'expression d'un tragique moderne*, *op. cit.*, p. 116.

faisant traverser à ceux qui vivent ailleurs, à ceux qui sont du monde. Ils se sentaient moins seuls, reliés par ce cheval au monde extérieur, tout de même capable d'en extraire quelque chose, de ce monde, même si ce n'était pas grand-chose, même si c'était misérable, d'en extraire quelque chose qui n'avait pas été à eux jusque-là, et de l'amener jusqu'à leur coin de plaine saturé de sel, jusqu'à eux trois saturés d'ennui et d'amertume¹.

Mais l'agonie du cheval se présente un instant tragique où se déchaînent espoir et désespoir : « Le cheval avança par secousses, toujours vacillant, jusqu'à talus. Joseph, la mère et Suzanne s'immobilisèrent, tourné vers lui, pleins d'espoirs² ». Dans cet esprit, la mort du cheval plonge le trio familial dans la solitude : « Ils en furent dégoûtés [...] en se retrouvant sans cheval sur leur coin de plaine, dans la solitude et de la stérilité de toujours³ ». Ainsi, les personnages se heurtent-ils à une réalité qui les dépasse ; tout se trouve mortel et personne ne peut échapper à la mort.

De fait, la mort du cheval permet à la mère de réfléchir à sa propre mort : « La mère disait que non, qu'il [le cheval] était comme elle, qu'il en avait assez de vivre et qu'il préférerait se laisser crever⁴ ». Pour mieux supporter l'idée de la mort, elle se détermine un but dans la vie. Dans cet esprit, marier sa fille, pourrait lui permettre de mourir, en ayant rempli une mission avec succès : « [Suzanne] savait, disait-elle, que l'idée fixe de la mère était de la marier au plus vite, pour se retrouver seule et enfin libre de mourir⁵ ». A cet égard, quand la mort arrive, les enfants auront commencé une vie indépendante et elle peut afficher un sourire dans son dernier sommeil⁶. L'attitude de la mère souligne donc sa prise de conscience de la vérité de la mort qui lui permet d'admettre sa mortalité et de l'affronter aisément.

I.1.2. Éros et Thanatos

Les pulsions fondamentales constituent, chez Sigmund Freud, la question essentielle de ses études. Il souligne toujours le dualisme pulsionnel, qui n'a pas toujours été le même ; la

¹ Marguerite Duras, *Roman, cinéma, théâtre, un parcours 1943-1993*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 155.

² *Ibid.*, p. 157.

³ *Ibid.*, p. 155.

⁴ *Ibid.*, p. 157.

⁵ *Ibid.*, p. 257.

⁶ *Ibid.*, p. 358.

faim et l'amour, la vie et la mort. A cet égard, Freud présente la plus fondamentale dichotomie qui s'exprime dans l'opposition entre deux pulsions essentielles chez l'homme : la pulsion de vie, *Éros*, et la pulsion de mort, *Thanatos*. Freud « pose ces deux pulsions de base dans le but de rendre compte de la naissance de la civilisation. Selon lui, elles sont constitutives de l'homme et se retrouvent comme fondements de la communauté humaine¹ ». Toutes les conduites de l'homme sont des oppositions, des combinaisons ou des fusions entre ces deux pulsions. Freud affirme ainsi la question : « Ces deux pulsions n'agissent pas seules, elles cohabitent très bien ensemble. Elles s'associent, se combinent, se mélangent² ». Ainsi, les désordres des conduites proviennent-ils des changements et du mélange des pulsions.

La pulsion de mort

Quand nous parlons du vivant dans n'importe quel contexte, mais spécialement dans celui de la philosophie de Freud, la question de sa disparition se pose naturellement. Chez Freud « la mort est carrément dressée au statut d'une affirmation de soi, de sa plus profonde manière d'être, du *Thanatos*, pulsion dominante bien que seconde du vivant³ ».

La pulsion de mort est inaccessible, car elle se cache derrière *Éros* et se trouve toujours silencieuse. « La pulsion de mort est une pulsion de répulsion⁴ ». Elle a pour but le rejet, la destruction et « la dissolution des assemblages⁵ ». Selon Freud, il existe quatre représentations de pulsion de mort : « la destructivité, la déliaison, la compulsion de répétition dans sa dimension "démoniaque" et le principe de *nirvâna*⁶ ». Il développe plus particulièrement le concept de pulsion de mort dans un contexte biologique : « tout ce qui est vivant a le vouloir de mourir⁷ » ; « Tout organisme vivant ne cherche qu'à mourir à sa manière⁸ » ; « le but de tout

¹Auteur anonyme, « *Éros* et *thanatos*, les pulsions essentielles chez l'homme », < <http://docremuneres.forumparfait.com/eros-et-thanatos-les-pulsions-essentielles-chez-l-homme-vt902.html> >, consulté le 23 décembre 2016.

² Jean-Pierre Lacourte, « Freud et Mauss, un rendez-vous manqué », *Revue du MAUSS*, n° 19, 2002, p. 334.

³ André Ourednik, *La Notion de Pulsion chez Nietzsche et Freud*, Mémoire de Master, Université de Lausanne, soutenu en 2003, p. 40, < ourednik.info/consultables/Freud-Nietzsche_Pulsion.pdf >, consulté le 4 octobre 2016.

⁴ Jean-Pierre Lacourte, « Freud et Mauss, un rendez-vous manqué », *op. cit.*, p.333.

⁵ *Ibid.*

⁶ Diwo Rosine, et al., « Pulsion de vie, pulsion de mort : une intrication à mieux évaluer dans une démarche de prévention de l'agir suicidaire à l'adolescence », *Psychologie clinique et projective*, n° 10, 2004, p. 59, < <http://www.cairn.info/revue-psychologie-clinique-et-projective-2004-1-page-57.htm> >, consulté le 6 octobre 2016.

⁷ Jean-Pierre Lacourte, « Freud et Mauss, un rendez-vous manqué », *op. cit.*, p.333.

⁸ André Ourednik, *La Notion de Pulsion chez Nietzsche et Freud*, *op. cit.*, p. 40.

vivant est de revenir à l'état initial qu'il a abandonné : le non- vivant¹ ». Donc, la pulsion de la mort représente « la tendance fondamentale de tout être vivant à retourner à l'état inorganique² ». Dans cette volonté de retour à un état inorganique, nous constatons l'importance de la libido : « Le plaisir est à son service, tout objet de la libido est choisi en fonction de sa capacité de combler le manque qui empêche la matière irritée de revenir à son état inorganique³ ». Ainsi, la pulsion de mort en donnant une sensation de décharge, donne-t-elle la satisfaction à l'homme.

Quand la pulsion de mort est tournée vers l'intérieur et tend à l'autodestruction, elle se désigne sous le nom de Thanatos. Mais quand elle est dirigée vers l'extérieur, elle se présente sous forme de la pulsion de destruction ou la pulsion d'agression⁴. C'est elle qui détermine les actions et les réactions de l'homme quand les hommes s'éloignent les uns des autres ou quand ils ont l'impression de lutter les uns contre les autres, si bien qu'elle se révèle, parfois, sous forme de « sadisme et masochisme⁵ ».

La "projection⁶" de la mort, chez Freud est une notion compliquée. Celui-ci, dans l'élaboration d'un concept de la mort, insiste sur la constitution d'un sujet. David- Ménard le remarque : « pour lutter contre l'autodestruction, les pulsions inventent l'objet, l'extérieur, l'autre, ce dernier fût-il posé comme la cible d'un mouvement d'agression, ou l'origine d'une menace. [...] L'angoisse consiste à inventer un objet externe pour ne pas être en proie à la mort comme résultat de la vie⁷ ». En effet, en projetant ce qui cause sa destruction sur les objets extérieurs, l'homme cherche à confirmer sa puissance de vivre.

Ainsi, par le rejet de la mort, l'homme refoule-t-il son impuissance afin de satisfaire ses pulsions. Ce rejet se réalise par le mécanisme de défense intitulé "Refoulement⁸". Ce mécanisme apparaît sous forme d'agression, de guerre et de discorde. Mais l'homme peut

¹ Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 91.

² Auteur anonyme, « La pulsion de la mort – Vocabulaire de la Psychanalyse », < psycha.ru/fr/dictionnaires/laplanche_et.../voc245.html >, consulté le 10 octobre 2016.

³ André Ourednik, *La Notion de Pulsion chez Nietzsche et Freud*, op. cit., p. 23.

⁴ Jean-Pierre Lacourte, « Freud et Mauss, un rendez-vous manqué », op. cit., p. 333.

⁵ Thierry Bokanovski, « Le concept de pulsion de mort, Bibliographie critique des auteurs psychanalytiques français », < www.psychanalyse.lu/.../BokanowskiPulsionMort.htm >, consulté le 8 octobre 2016.

⁶ La projection est une opération par laquelle le sujet expulse de soi et localise dans l'autre personne ou chose, des qualités, des sentiments, des désirs, voir des "objets" qu'il méconnaît ou refuse en lui. CF. Jean-Michel Fournier, et al., *La Psychologie et ses domaines: de Freud à Lacan, pratique et critique de la psychologie*, Lyon, Chronique sociale de France, 1971, p. 71.

⁷ Thierry Bokanovski, « Le concept de pulsion de mort, Bibliographie critique des auteurs psychanalytiques français », op. cit.

⁸ Refoulement : mécanisme de défense de type névrotique caractérisé par la dissociation entre représentation et affect et par le rejet de la représentation dans l'inconscient, où elle reste active et entre dans des associations psychiques selon les lois du processus primaire. CF. Dominique Bourdin, *Leçon d'introduction à la psychanalyse de Freud*, Paris, Payot, 2004, p. 123.

sublimier cette pulsion. Le mécanisme de "Sublimation"¹ permet à l'homme de se maintenir dans l'existence, en y réfléchissant, et de retrouver sa nature profonde². Du point de vue existentiel, l'homme possède le choix entre le refoulement et la sublimation de cette pulsion : « le retour à l'inorganique est général et inévitable pour toute matière vivante, mais le récit et le chemin emprunté vers cette fin reste du moins individuel³ ».

La pulsion de vie

Ce qui empêche le retour à l'état inorganique, c'est la pulsion de vie ou la pulsion libidinale. Le but de la pulsion de vie est de maintenir, de lier et aussi de constituer des unités toujours plus grandes⁴. Freud le remarque et distingue quatre figurations de pulsion de vie : « l'autoconservation et la sexualité, la liaison, la compulsion de répétition dans son versant adaptatif et le principe de plaisir⁵ ».

En effet, la pulsion de vie en tant que la pulsion d'attraction donne l'importance à l'amour au sens large : l'amour entre des enfants et des parents, l'amour entre un homme et une femme, l'amitié entre des individus, l'amour pour un travail ou un pays, *etc.* C'est la puissance libidinale qui attire les éléments les uns vers les autres.

En outre, la puissance libidinale est le dynamisme de la pulsion sexuelle dans la vie psychique. Mais, le conflit intérieur ou le conflit psychique joue un rôle important dans le rejet de la pulsion sexuelle. Celle-ci constitue l'objet du refoulement dans l'inconscient. Ce qui se manifeste souvent, sous forme de symptômes et de troubles. Mais quand la pulsion de vie est dirigée vers un objet non sexuel, la sublimation permet de conduire les actions de l'homme⁶. En effet, la sublimation fait naître les activités, par exemple, artistiques, créatrices, ou intensif la passion de l'individu pour un travail, *etc.* L'homme se trouve par là socialement ou

¹Sublimation : transformation du but de la pulsion, permettant l'accès à une satisfaction déssexualisée et socialement valorisée. CF. Porret Jean- Michel, *la consignation du sublimable*, cité par Dominique Bourdin, *La psychanalyse de Freud à aujourd'hui : Histoire, concepts, pratiques*, Paris, Bréal, 2007, p. 132.

²André Ourednik, *La Notion de Pulsion chez Nietzsche et Freud*, *op. cit.*, p. 36.

³ *Ibid.*, p. 37.

⁴Auteur anonyme, « Pulsion de vie - Vocabulaire de Psychanalyse », < http://psycha.ru/fr/dictionnaires/laplanche_et_pontalis/voc246.html#RefHeading720631951040766 >, consulté le 24 septembre 2016.

⁵ Diwo Rosine, et al., « Pulsion de vie, pulsion de mort : une intrication à mieux évaluer dans une démarche de prévention de l'agir suicidaire à l'adolescence », *op. cit.*, p. 59.

⁶ Jean-Pierre Lacourte, « Freud et Mauss, un rendez-vous manqué », *op. cit.*, p. 333.

individuellement plus valorisé. Donc, indépendamment des sociétés et des cultures, l'homme possède le choix entre les activités sublimées ou non sublimées et aussi entre les désirs non-sexuels et amicales d'un côté et désirs sexuels et conflictuels d'un autre côté.

Par conséquent, si des pulsions de vie et de mort restent inassouvies, elles donnent naissance aux conflits psychiques. Face à ces conflits, l'homme agit différemment : parfois, il parvient à les gérer en les sublimant, et parfois, il n'y arrive pas et il les refoule. Dans ce dernier cas, elles deviennent la source de son angoisse.

I.1.3. La mort et l'angoisse

L'angoisse de la mort est omniprésente et pourvue d'une telle ampleur que l'homme doit consommer une énergie considérable pour s'en débarrasser, car la mort se présente comme la fin de notre durée limitée de vie et par conséquent de notre liberté : « l'idée de la mort apparaît comme symbole d'anéantissement auquel parfois s'oppose celui de libération et de délivrance¹ ». Ainsi, l'angoisse de la mort se conçoit-elle comme une angoisse ordinaire car l'homme craint perdre la vie, le plaisir de vivre et aussi ceux qu'il aime.

Il faut noter que Freud n'aborde pas la question de la mort comme source d'angoisse. Selon lui, « l'angoisse se trouve un signal de danger imminent ; quand un traumatisme important a lieu, la graine de l'angoisse se plante : la mémoire de ce traumatisme se réprime et son affect accompagné se transforme à l'angoisse² ». La mort en tant qu'un événement non produit et donc non expérimenté pour l'individu n'occupe aucune place dans la théorie dynamique de Freud.

Selon Freud, il existe deux origines principales de l'angoisse : "l'angoisse de séparation" ou d'abandon et "l'angoisse de castration"³. Yalom n'est pas d'accord avec Freud sur ce point car il pense que les deux sources d'angoisse que celui-ci présente ne sont pas non plus

¹Izydora Dambaska, « Sur quelques aspects philosophiques de la lutte humaine contre l'angoisse de la mort », *Les Études philosophiques*, n° 3, 1961, p. 65.

² Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle*, op. cit., p. 99.

³ Arfouilloux Jean-Claude, « Séparation et castration », *Revue française de psychanalyse*, n° 65, 2001, p. 477.

expérimentées par l'homme. Le point commun entre ces deux sources d'angoisses c'est la perte. Elles manifestent fortement un aspect ontologique :

La personne abandonnée apparaît toujours comme une personne morte, parce que son sort est toujours la mort sociale qui survient après la mort physique. La castration, si elle est prise au sens figuré, est synonyme d'anéantissement et si elle est prise au sens de propre, elle conduit à la mort car la personne castrée ne possède pas la capacité de procréer et ne peut pas échapper à l'extinction¹.

Donc, si Freud cherche toujours à négliger la mort en tant qu'une source d'angoisse, il aborde indirectement la question, parce que l'anéantissement est le point commun entre l'angoisse d'abandon et celle de castration.

Par ailleurs, l'homme cherche toujours à refuser l'angoisse de la mort. A cette fin, l'homme met en pratique les mécanismes de défense, comme le déplacement, la sublimation, le refoulement, le déni, *etc.* Mais certaines des expériences de la vie font éprouver cette angoisse au niveau de la conscience. Mais, fuir l'angoisse de la mort ou l'affronter relève de notre choix. Selon Jean-Paul Sartre, c'est le choix originel de notre être qui détermine notre réaction face à la mort :

L'angoisse devant la mort, la décision résolue ou la fuite dans l'inauthenticité ne sauraient être considérées comme des projets fondamentaux de notre être. Ils ne sauraient être compris, au contraire, que sur le fondement d'un projet premier de vivre, c'est-à-dire, sur un choix originel de notre être².

Ainsi, l'homme peut-il choisir sa réaction face à la mort. Il peut également penser à la mort sans réfléchir au danger de celle-ci et atteindre ainsi la conscience de la mort : « l'homme contrairement à l'animal est capable de penser à sa propre mort. Il peut penser sa mort sans qu'il y ait danger de mort. C'est ce qui est appelé : "conscience de la mort"³ ». Cette conscience conduit l'homme à l'angoisse contre laquelle il souhaite se protéger. Il veut lutter contre ce qui menace son désir d'éternité, parce que c'est le désir d'éternité qui empêche l'homme d'accepter sa mortalité.

¹ Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle, op. cit.*, p. 103.

² Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1943, p. 610.

³ Céline Belbard, et *al.*, « "Et si nous en parlions", L'infirmier face à la mort », p. 12 < <http://www.infirmiers.com/pdf/memoiremil.pdf> > consulté le 23 septembre 2016.

Comme nous l'avons signalé plus haut, les être humains se comportent différemment devant l'angoisse de la mort. Mais ce qui est commun entre tous ces comportements, c'est l'instinct d'éternité. Dans cette optique, celui-ci oriente toutes les actions de l'homme dans la vie : que ce soit les phénomènes les plus intimes et profonds comme les motifs, les rêves, les mécanismes de défense ou les œuvres plus ostentatoires comme la construction des monuments historiques, l'intérêt porté à la théologie, aux idéologies différentes, les embaumements ou même le voyage au Mars. Tous ces actes sont destinés à éterniser l'homme. A cet égard, les sociétés se constituent en raison de la peur de la mort ; les hommes primitifs se sont rassemblés et se sont rapprochés pour éviter la disparition et le danger. Ainsi, forment-ils la société pour s'éterniser. Cette aspiration à éterniser l'homme explique également l'entreprise des historiographes.

De nombreuses études sociologiques se sont focalisées sur la peur de la mort et la recherche de l'éternité. Parmi les chercheurs qui ont mené ces études nous pouvons nommer : Robert Jay Lifton, Norman Brown, Ernest Becker. Robert Jay Lifton distingue cinq modes dans la vie pour atteindre l'éternité : 1. Le mode biologique (survivre par la procréation), 2. Le mode théologique (survivre au niveau plus supérieur que l'existence), 3. Le mode créateur (survivre par les créations), 4. Le thème de la nature éternelle (survivre en rejoignant les forces tourbillonnantes de la nature), 5. Le mode expérimental transcendant (l'homme survit en "se perdant" de telle façon que la mort et le temps disparaissent et il vit dans un "temps présent" qui continue toujours). Donc, l'homme en choisissant son mode de vie cherche à lutter contre ce qui menace sa disparition et enfin à s'éterniser symboliquement¹. C'est paradoxalement cette aspiration à l'éternité qui devient la source d'angoisse, car en voulant s'éterniser, l'homme ne veut pas accepter le cours naturel de l'existence. Selon Schopenhauer c'est la volonté de vivre qui tourmente l'homme : « c'est bien mon vouloir-vivre qui provoque la douleur² ».

L'angoisse de l'anéantissement et la tâche pour s'éterniser apparaissent comme des questions essentielles dans les écrits de Marguerite Duras. Ainsi, dans *Un Barrage conte le Pacifique*, l'angoisse de la finitude se trouve-t-elle surtout chez la mère. Celle-ci cherche à

¹Robert Jay Lifton, « The Sense of Immortality : On Death and the Continuity of Life », *Exploration of Psychohistory*, cité par Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle, op. cit.*, p. 72.

²Benoît Pain, « La mort, un point de vue philosophique », p. 2, < http://www.espace-ethique-poitoucharentes.org/obj/original_151357-la-mort-un-point-de-vue-philosophique.pdf > consulté le 12 septembre 2016.

éviter cette angoisse par le désir d'être aimé, car selon Yalom, l'instinct d'éternité se réalise parfois par le désir d'être aimé éternellement¹.

A cet égard, la mère dans ce roman vit des jours heureux avant la mort de son mari. Celui-ci se trouve en tant que le support des affections de la mère. L'amour entre eux entraîne une vie rêvée pour la mère : « ces années-là furent sans conteste les meilleures de sa vie, des années de bonheur. Du moins c'était ce qu'elle disait. Elle s'en souvenait comme d'une terre lointaine et rêvée, d'une île et elle racontait chaque fois une nouvelle qualité à son mari, un nouvel aspect de l'aisance qu'ils connaissaient² ». Donc, la présence du mari peut combler le désir d'être aimé de la mère.

Mais, la mort brutale du mari marque la fin de cette vie rêvée, car elle affronte la vérité de la vie : « lorsque son mari mourut, Suzanne et Joseph étaient encore très jeunes. De la période qui avait suivi, elle ne parlait jamais volontiers. Elle disait que c'avait été difficile, qu'elle se demandait encore comment elle avait pu en sortir³ ». Ainsi, la disparition prématurée du mari désigne-t-elle symboliquement la fin du désir d'être aimée éternellement de la mère.

Pour combler son désir, la mère substitue son fils Joseph, à son mari et lui porte un amour violent. Le départ et l'absence de Joseph la plonge dans l'inquiétude et dans le désespoir : « cette absence la désespéra tout à fait et la fit se coucher et dormir toute la journée⁴ ». Cette déception est si forte qu'elle transforme la mère en une morte vivante : « [lors du départ de Joseph] Les yeux à demi fermés, elle fixait la direction d'où était venu le coup de klaxon. [...] Sauf qu'elle était très pâle, on aurait pu croire qu'elle somnolait. Elle ne disait rien ni ne remuait même un doigt⁵ » ; « Si Joseph revenait, la mère vivrait, s'il ne revenait pas, elle mourrait⁶ ». De même, après le départ de Joseph, « c'est seulement lorsqu'elle fut couchée que la mère commença à pleurer, comme jamais encore elle n'avait pleuré, comme si elle découvrait enfin, et pour de vrai, la douleur. [...] Ce que [il] aurait fallu c'est qu'il me fiche un coup de chevrotine avant de partir [...] Dans la nuit la mère eut une crise dont elle faillit mourir⁷ ».

Par conséquent, la déception de la mère est liée à la connaissance supérieure d'une séparation définitive ou bien de la mort symbolique du désir d'être aimé.

¹ Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle*, op. cit., p. 72.

² Marguerite Duras, *Roman, cinéma, théâtre, un parcours 1943-1993*, op. cit., p. 161.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 256.

⁵ *Ibid.*, p. 328.

⁶ *Ibid.*, p. 268.

⁷ *Ibid.*, p. 330.

Par ailleurs, pour refuser la mortalité et atteindre l'éternité, la mère cherche toujours à planter des arbres et des plantes, surtout des guau, qui mettent cent ans à pousser :

Elle aimait planter, n'importe quoi et jusqu'à des bananiers dont la plaine regorgeait. Même depuis l'échec des barrages, il ne se passait pas de jour sans qu'elle plante quelque chose, n'importe quoi qui pousse et qui donne du bois ou des fruits ou des feuilles, ou rien, qui pousse simplement. Il y avait quelques mois elle avait planté un guau. Les guaus mettent cent ans à devenir des arbres et servent alors à l'ébénisterie¹.

Ainsi, l'angoisse de l'anéantissement chez la mère oriente-t-elle ses actions et montre son désir à l'éternité. Dans cette optique, le désir d'être aimé éternellement et le désir de rester dans les souvenirs constituent des symptômes cliniques ayant comme unique fonction : atténuer l'angoisse de la mort².

¹ *Ibid.*, p. 215

² Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle, op. cit.*, p. 80.

I.2. L'angoisse de la mort et les mécanismes de défense

La mort se définit en tant que la plus évidente des contraintes existentielles de l'homme. Aucune solution ne peut aider l'homme à échapper à cette réalité. Donc, il n'est pas surprenant que tous les hommes sont confrontés à l'angoisse de la mort. Celle-ci témoigne d'un conflit intérieur provenant de l'absence de la maîtrise de l'homme sur sa vie ou sur sa mort. En effet, l'homme ne peut pas se consacrer totalement à la vie, parce qu'il n'est pas maître de ce qu'il ne connaît pas et cela le plonge dans l'angoisse chronique. A cet égard, celui-ci cherche toujours une solution pour se satisfaire et pratique des mécanismes de défense. Ces mécanismes de défense, selon Yalom, se basent sur le mécanisme de défense intitulé "Déni"¹. Celui-ci se manifeste sous deux formes principales : le sentiment de particularité (être « spécial ») et le sauveur ultime². Selon Yalom, ces deux mécanismes sont très étroitement liés l'un à l'autre du fait de l'interdépendance de l'angoisse de la vie et celle de la mort : l'angoisse de la vie se résulte du mécanisme d'être spécial où l'homme fait les frais de sa résistance devant la nature. Par ailleurs, l'angoisse de la mort est le prix à payer pour sa dépendance au sauveur ultime car quand l'homme renonce à son autonomie et compte sur une force extérieure pour le sauver, il se perd et expérimente une sorte de souffrance³.

La croyance en être spécial et le sauveur ultime sont des réactions naturelles de l'homme dans certaines circonstances. Mais, s'ils se mettent en pratique de façon excessive, ils apparaissent sous forme de comportements morbides et pathologiques. Selon Yalom, le mécanisme de défense d'être spécial se présente sous différentes formes dont le narcissisme, le bourreau de travail, l'héroïsme compulsif et l'agression.

Donc, dans ce chapitre, nous examinerons, d'abord, le mécanisme d'être spécial sous deux formes dont l'héroïsme compulsif et l'agression, ensuite nous étudierons le mécanisme de sauveur ultime.

¹ Déni : refus de voir ou de savoir un élément de la réalité auquel on est pourtant confronté. Cf. Sigmund Freud, « Le fétichisme », in *La vie sexuelle*, cité par Dominique Bourdin, *La psychanalyse de Freud à aujourd'hui : Histoire, concepts, pratiques*, op. cit., p. 296.

² Irvin D. Yalom, *La thérapie existentielle*, op. cit., p. 168.

³ *Ibid.*, p. 207.